

LE JARDIN DE LUMIÈRE

Présenté par Dominique Notteghem

Une œuvre de Mme NOTTEGHEM-CLARISSE va être publiée

On se rappelle les succès littéraires remportés, il y a quelques années, par Mme Henriette Notteghem-Clarisse Premier prix dans différents tournois poétiques, elle obtenait en outre à Arras les récompenses les plus hautes : médaille de vermeil et deux médailles d'or (poésie, littérature).

Il se devait que l'œuvre de notre concitoyenne connusse enfin le jour et c'est aux Editions Renée Lacoste que son premier livre, « Le jardin de lumière », va sortir prochainement. L'inspiration, qui en est très variée, jaillit spontanément et l'émotion simple, familière qui se dégage de ces poèmes, touche directement le lecteur.

Au cours d'un cocktail littéraire, seront présentés à un public choisi, Mme Henriette Notteghem et son œuvre, dont quelques extraits seront lus par une actrice de la Comédie-Française.

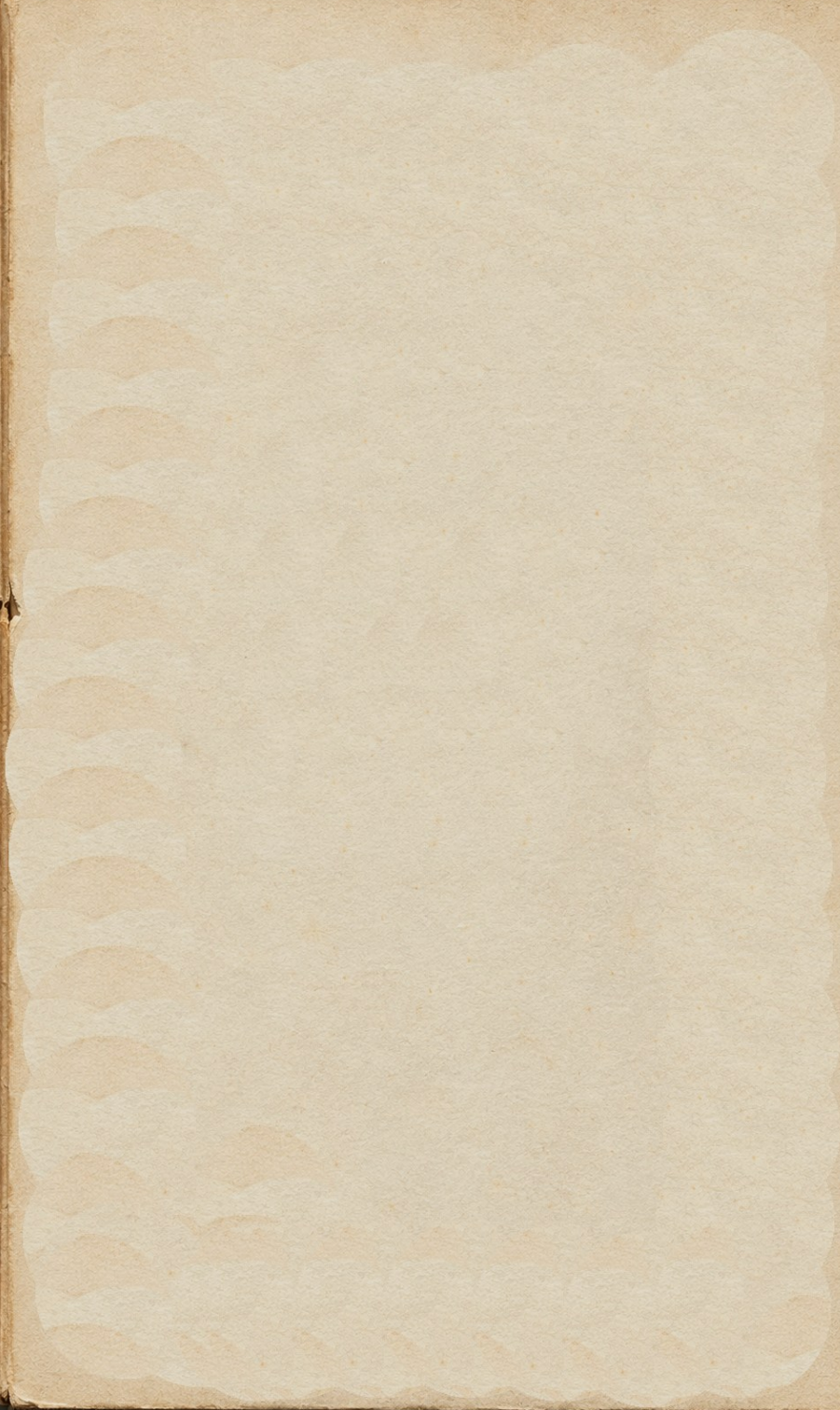
Mme Notteghem a demandé que soit réservée à notre ville l'édition numérotée.

On peut jusqu'au 15 mai souscrire soit à la librairie Hauteœur, rue de la Mairie, à Douai, où Mme Henriette Notteghem signera son livre, soit par poste près de M. Notteghem, 20, rue de Médéals, à Paris (XIV^e), C.C.P. 13607-26 Paris, soit encore chez Notteghem, 4, rue de la Fonderie, à Douai.

LES ÉDITIONS RENÉ LACOSTE

HENRIETTE NOTTEGHEM

LE JARDIN
DE LUMIÈRE



HENRIETTE NOTTEGHEM

LE JARDIN
DE LUMIÈRE

EDITIONS RENÉE LACOSTE & Cie
121, AVENUE DE VILLIERS - PARIS - XVII^e

Il a été tiré de cet ouvrage sept cents
exemplaires constituant
authentiquement l'Édition originale.

Exemplaires n°

11

*Copyright Paris 1956 by les
Éditions RENÉE LACOSTE, 121,
avenue de Villiers, PARIS - XVII^e.*

*Tous droits de reproduction, de
traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y
compris l'U. R. S. S.*

IL PLEUT

Il pleut, ne laisse pas la porte grande ouverte
Sur notre amour frileux et notre cœur lassé ;
Notre jardin secret n'a plus sa robe verte,
Vêtement de printemps que l'espoir a tissé.

Il pleut, ferme donc les rideaux sur les fenêtres closes :
Je crains pour notre amour les vents froids et mauvais ;
Notre âme est sans soleil, notre jardin sans roses —
Seul l'âpre vent du Nord y chante désormais.

Il pleut sur le jardin et la pluie en nous-mêmes
Comme un torrent boueux ravage notre cœur ;
Quand l'espoir est parti, qu'importe que l'on s'aime
Car l'espoir est la clé magique du bonheur.

8 NOVEMBRE 1946.

LA PETITE FILLE AU MIROIR

À ma fille.

Elle rit la petite fille
Avec sa bouche de corail
Ornant sa frimousse gentille,
Cachant ses fines dents d'émail.

Elle rit, petite mutine,
Avec ses yeux de velours noir
Et son doux regard de câline
Qu'elle lance vers le miroir.

Elle se fait la révérence
Et se tient conversation,
Puis, esquisse deux pas de danse
En levant haut son clair jupon.

Ses yeux se glissent en coulisse
Vers vous qui ne regardez pas,
Et soudain sa bouche se plisse :
Elle s'enfuit sous les lilas...

Mais le miroir a reflété
Tant de fraîcheur et tant de grâce
Qu'il semble garder sa beauté
Et la répandre dans l'espace.

2 JUILLET 1946.

ROSES

La vasque du jardin, sur la pelouse verte,
Laisse tomber des flots odorants et nacrés
De roses satinées, écloses et ouvertes
Au baiser de l'aurore et des matins dorés.

Sur le tapis de mousse et l'agail qui scintille,
Elles mêlent leurs bras d'un geste gracieux
Et s'ouvrent doucement sous le soleil qui brille,
Nous offrant un bouquet aux tons harmonieux.

Suave enroulement de tiges embaumées,
Déliçates senteurs que le zéphire emporte,
Roses de mon jardin vous êtes mes aimées
Car j'ai laissé mon âme errer sous votre escorte.

Quand le rossignol chante au-dessus de mes roses
Dans le jardin ombreux où soupire la nuit,
Laissant flotter mon rêve au loin, l'esprit morose,
Je songe aux chers bouquets que le temps a détruits :

Fleurs aux tendres couleurs d'avril et d'aube brève
Qui fleurissiez jadis ma corbeille d'argent,
Corbeille parfumée où j'ai bercé mon rêve
Vous êtes du passé le souvenir charmant.

Et toi qui, toute blanche au jour du mariage,
Couchée en longue gerbe en mes bras frémissants,
Rose que j'épinglais, heureuse, à mon corsage,
J'ai gardé ton parfum dans mon cœur languissant...

Près du premier berceau, je vois — ô poésie ! —
Des roses de corail et des roses de sang,
Des roses de velours, pourpres et cramoisies,
En un bouquet d'amour posé sur le drap blanc.
Ô Roses de ma vie, ô Roses fleurs divines,
J'ai voulu vous cueillir jadis à pleines mains,
Vos pétales cachaient de piquantes épines
Car la douleur, hélas ! est le sort des humains.

Mais le soir s'achemine et, pour calmer ma fièvre,
Laisant mon livre ouvert, sous le grand abat-jour,
Je m'enfuis au jardin et vais tendre ma lèvre
Au baiser d'une rose, au baiser de l'amour.

25 FÉVRIER 1946.

SI J'ÉTAIS LE VENT

Si j'étais le vent, je me ferais brise
Et je passerais sur les boucles d'or
De la belle enfant qui de l'air se grise
Et cueille en chantant de frais boutons d'or.

Si j'étais le vent, je soufflerais fort
Sur le moulin vert qu'un tout jeune enfant
Tient, avec l'espoir qu'un suprême effort
Le fera tourner — enfin ! — triomphant.

Si j'étais le vent, soufflant en tempête,
J'irais fracasser le chêne orgueilleux
Et je courberais, de force, sa tête,
Le faisant gémir sur le sol pierreux.

Puis, je chanterais, si j'étais le vent,
Dans les noirs sapins au flanc des montagnes
Et ferais gronder très fort le torrent
Plus que le tonnerre au fond des campagnes.

Si j'étais le vent, comme une caresse,
Je me poserais sur tes yeux très doux...
Mais le vent ne peut se faire tendresse :
Point le vent ne suis, le vent est trop fou.

JUILLET 1937.

JE SUIS VIEILLE DÉJÀ

Je suis vieille déjà, je suis vieille et sans âge,
Je ne sais plus chanter pour les petits enfants,
Je frissonne sans cesse et n'ai plus de courage
Et je sens que mon cœur se glace par moments.

Chaque jour de ma vie est une tache sombre,
Rares sont les instants où j'ai connu la joie
Car l'amour est cruel et nous frappe dans l'ombre
Quand le doute surgit comme un oiseau de proie.

Je suis vieille et je n'ai que trente-quatre années
Mais des ans où les jours durèrent plus d'un mois ;
Depuis longtemps déjà mes roses sont fanées
Et mes cheveux sont blancs et engourdis mes doigts.

Si mon cœur est atteint de précoce vieillesse,
Si mon esprit aspire à l'éternel repos,
Si j'ai perdu trop tôt l'ardeur de la jeunesse,
Si mon âme est blessée et souffre à tout propos,

C'est que j'ai trop senti la cruelle morsure
Et la griffe de feu que le destin mauvais
Enfonçait dans ma chair et l'horrible blessure
Me marqua jusqu'au cœur et j'ai perdu la paix.

C'est que je n'ai pas su m'envoler d'un coup d'aile,
Quand s'écroulait mon rêve et se brisait mon cœur,
Vers l'azur infini... ou bien d'une chapelle
Rechercher la fraîcheur et l'intime douceur...

C'est que j'ai côtoyé cette immonde rivière
Qui ne roule que boue et de l'Humanité,
Porte toute l'horreur, les plaies et la misère...
Et, de dégoût, mon âme a perdu sa clarté.

12 NOVEMBRE 1946.

LE CHALAND DANS LA NUIT

Lourd, très long et chargé, comme un fantôme noir,
Il glisse lentement sous les brumes du soir
Le long des quais obscurs de la ville endormie
Vagabond éternel, sans ami, sans Patrie.
Il glisse... et l'eau frissonne en un sillon mouvant ;
Du linge suspendu claque au souffle du vent.
Une gaffe à la main, un homme, sur le pont,
Se détache en géant sur le ciel très profond
Tout est noir, l'homme aussi. Et le chaland qui passe
S'enfonce dans la nuit, énorme et sombre masse
Puis bientôt disparaît, mystérieux et lent...
Et la nuit, de nouveau, nous cache le chaland.

JUIN 1936.

PARFUM ROSE

Le front dans la lumière et des ailes aux pieds
J'ai refait le chemin où nous allions ensemble
Cueillir de blanches fleurs au détour des sentiers
Où nous avons trouvé l'amour qui nous rassemble.

J'ai refait le chemin des ans et du passé,
Cueillant les souvenirs des heures bleues et roses ;
J'ai parcouru la route où mon cœur s'est lassé
De trop songer aux jours longs, vides et moroses.

Mais en suivant la voie où le temps s'est enfui
Et mon âme chantant dans la blonde lumière,
J'ai cueilli les instants où le bonheur a lui
Pour mieux m'en souvenir durant la vie entière.

Le front dans la lumière et le pied plus léger
Je serre contre moi ces brassées odorantes,
Talisman précieux qui peut me protéger
Si les jours ont pour moi trop d'heures déchirantes.

...Pourquoi s'appesantir aux instants douloureux ?
J'ai chassé de mon cœur le souvenir morose
Et voulant que demain ait un goût savoureux
J'ai, des bonheurs passés, extrait le parfum rose.

7 DÉCEMBRE 1954.

LARMES

Le ciel est assombri, l'oiseau ne chante plus
Et la fleur est fanée au jardin de l'automne,
Les rires à jamais de nos cœurs sont exclus
Car les jours sont un temps trop lourd et monotone.

Les feuilles que le vent arrache aux peupliers
Comme des larmes d'or tombent au cimetière,
Et la bise qui souffle au-dessus des halliers
Est comme un long soupir qui monte de la terre.

Faisant rouler vers moi ses perles de cristal
La musique m'envoie un chant plein de tristesse.
Je ne sens plus alors dans le soir automnal
Que l'ombre de la mort et sa froide caresse.

La pluie a répandu ses larmes au jardin
Et la dernière rose a jeté ses pétales.
Sur mon âme angoissée et je sens que demain
S'éveillera sans joie aux heures matinales.

Larmes de tous les jours, désespoirs quotidiens...
Ne pleure pas mon cœur si la Mort de son glaive
A chassé ton sourire en brisant de doux liens :
Il ne faut pas pleurer sur ceux qu'on nous enlève.

Car ils vivent ailleurs au-delà du trépas,
Mais si nos yeux mortels ont perdu la lumière,
Nous sentons leur amour s'attacher à nos pas
Et l'espoir verse en nous sa douceur coutumière.

24 OCTOBRE 1954.

AI ME !

Adieu ? C'est impossible et tu le sais toi-même :
On ne peut se quitter quand on s'est dit : « Je t'aime ».
Quand on a folâtré par les chemins ombreux,
Cœur pur et pied léger comme des amoureux.
Amoureux, tu l'étais et, dans la sombre nuit,
C'est moi que tu cherchais ; comme un astre qui luit,
D'une pâle clarté, j'illuminais ton ciel.
Mais l'ombre, à mes baisers, mêlait un goût de fiel.
Tu m'appelais sans cesse et, sans cesse cruelle,
Je te laissais courir, sachant que j'étais celle
Que tu suivrais ainsi jusqu'à la fin des temps :
Nous étions l'un à l'autre unis depuis longtemps,
Depuis que le Seigneur, créant les cieux, la terre,
Avait créé l'humain : en laissant du mystère
Avait l'âme d'une fleur, il en fit une femme :
Ce mystère est en moi qui ravive la flamme.

Adieu ? Non ! tu veux rire ou me faire pleurer ?
On ne peut désunir, on ne peut séparer
Ceux qui s'aiment ainsi par-delà la nuit sombre
Protégés de tout mal par les ailes de l'ombre.
Tu m'aimais... et pourtant tu m'ignorais encor...
Et nous nous poursuivions sous les étoiles d'or,
Grisés par les parfums que la brise légère
Mêlait à nos cheveux... Une voix mensongère

N'eût pas eu tes accents... Et moi, tout en courant,
Je chantais, répondant, dans le soir [bleu] mourant,
À ta voix que l'amour rendait douce et vibrante.
Je te fuyais encor, je n'étais pas méchante,
Mais il n'était pas l'heure où nous pourrions enfin,
Moi, lasse de courir et toi, les d'avoir faim,
Nous abreuver aux flots des plus pures délices
Où les anges de Dieu rempliraient nos calices.

Mais les arbres, dressant devant nous leurs portiques,
Dans l'ombre de la nuit devinrent fantastiques,
Lors, comme une déesse, en me faisant clémente,
Sous un rayon d'argent et pour ton âme aimante
Je restais immobile, et toi, de bonheur ivre,
Sachant bien que sans moi tu ne pouvais plus vivre,
Tu tombais à genoux en me baisant les mains,
En étreignant en moi tes songes surhumains
Et tout le paradis nous descendit au cœur,
Car je m'abandonnais à ton désir vainqueur.
Tu m'aimas... Oh ! non, non ! Ne me dis pas adieu,
Souviens-loi que par moi tu devenais un Dieu,
Songe que mes baisers allumaient des étoiles
Sur ton front tant chéri, quand dans les bras, sans voiles,
Je restais immobile et ma lèvre embrasée.
Essuyait à tes yeux des gouttes de rosée.
Adieu ? et les plaisirs, les longues voluptés,
Tu les oublierais donc ? Les songes enchantés
Que nous eûmes ensemble et toute cette ivresse
Qui montait de notre âme en un flot de tendresse,
Tout serait donc fini ? Non ! cela n'est pas mort.
Car Dieu, plein d'indulgence, a voulu donner corps
À celle que tes pas suivaient sous le ciel blême.
Il le léguait ce corps et cette âme qui l'aime,
Te donnant mission de créer de la vie

Par lui donc, fécondant la matière ravie,
Tu deviendras bientôt éternel, infini ;
Tout restera Beauté si nous restons unis,
Le soleil resplendit dans un brillant décor.
Aime donc devant Dieu... tu dois aimer encor.
Ne va plus à tâtons et la paupière close,
La vie, il faut le croire, est une apothéose
Qu'illumine l'amour laisse naître l'ivresse
Qui plonge nos deux cœurs dans un flot de tendresse
Car nous sommes unis pour faire œuvre de choix :
Je ne suis plus qu'amour répondant à la voix.
Pour nous, plus de tourments, plus de maux quand on s'aime...
Mais bientôt l'Univers s'incarnant en nous-mêmes
Nous unira sans fin, sans mort et sans adieu,
Et c'est toujours vivants que nous irons à Dieu.

NOVEMBRE 1939.

PETITE BEAUTÉ

À Bénédicte.

À l'aurore nacrée ayant pris l'un des voiles,
Je captais dans la nuit le rayon des étoiles ;
Au ciel pur et serein par un beau jour d'été
Je pris un peu d'azur profond et velouté ;
Dans la nuit qui tombait doucement sur la terre
Je cueillais en rêvant quelques grains de mystère
Et j'enfermais en moi ces trésors précieux
Avec l'impression d'être pareille aux dieux.
Un ange qui passait me fit don d'un sourire
Et la Muse ravie en fit trembler sa lyre ;
Une rose au jardin me dit : « Prends ma beauté »
Et le doux rossignol m'offrit sa volupté
Et l'herbe sa fraîcheur, l'agnelet sa tendresse,
Un Amour, en passant, me fit une caresse,
Le cristal d'une coupe y mêla tous ses feux
Recouvrant ces trésors d'un voile somptueux.
Alors, m'abandonnant aux songes et aux rêves,
Je compris que la vie a des heures trop brèves,
Car de tous ces joyaux j'ai — sans réflexion —
Augmenté mon bonheur d'une perfection.

JUILLET 1954.

BERCEUSE INUTILE

Il est en moi des chants, des chants clairs et très doux,
Qui pourraient t'endormir, le soir, sur mes genoux
Mais tu n'existes pas. Il est trop tôt peut-être,
Pour désirer ta vie et te voir apparaître.
Il est en moi des chants, faits d'espoir et d'amour,
De jolis chants berceurs que tu sauras un jour...
Mais pourquoi le parler ? Tu n'es qu'une pensée
Qui naquit du désir et que l'âme a bercée.
Il est en moi des chants qui font perler des pleurs,
Larmes de vains regrets qui bercent les douleurs.
Inutiles chansons, faites de chants très beaux,
Inutile berceuse où l'âme des berceaux
Se fait entendre en vain puisque tu n'es pas là.
Tu n'es qu'une pensée... Or, un jour, tu seras.

18 SEPTEMBRE 1939.

N'ÉTANT RIEN QU'UNE FEMME

Si tu crois que l'on peut, n'étant rien qu'une femme,
Être les yeux d'un cœur ou le reflet d'une âme
Et, sans jamais faiblir, aimer jusqu'au trépas,
Si tu crois que l'on peut n'être rien que tendresse
Et faire de la vie une éternelle ivresse
Et ne jamais pleurer, alors ne le dis pas...

Si tu crois que l'on peut, malgré toute sa science,
N'avoir aucun défaut, n'être qu'une conscience,
Et passer dans la vie en ne trébuchant pas ;
Si tu crois que l'on peut dans l'existence humaine
Écarter la douleur des êtres que l'on aime
Sans les faire souffrir, alors ne le dis pas...

Mais si tu crois qu'on peut, n'étant rien qu'une femme,
Répandre, avec l'amour, la chaleur et la flamme
Qui déborde du cœur, alors, dis le tout bas,
Et si tu crois qu'on peut sentir une détresse
Se mêler sourdement aux flots de la tendresse,
Si tu peux le comprendre, oh ! oui, dis-le tout bas...

Car les anges, vois-tu, ne sont pas sur la terre
La femme n'est pas ange et s'appelle « Mystère » !
Mais pour qui la connaît, malgré de rares pleurs,
La vie aura toujours du soleil et des fleurs.

27 OCTOBRE 1954.

TE DEUM

À ma Mère.

Seigneur, soyez béni pour le don précieux
Qui dort paisiblement dans son petit lit rose,
Bientôt un autre enfant va descendre des cieux
Et pour le recevoir notre âme se dispose.

Seigneur, soyez béni d'avoir fait de nos cœurs
Un tabernacle d'or où l'amour est immense,
L'amour qui nous soutient et fait notre bonheur
Car il est notre force, il est notre défense.

Seigneur soyez béni, pourtant nos mains sont frêles
Et l'œuvre commencée est un travail bien lourd...
Pour le mener à bien, couvrez-nous de votre aile
Et dans les noirs instants soyez notre secours.

Seigneur, soyez béni de nous avoir choisis
Pour cette œuvre si grande et ce travail si beau :
Car nous formons des cœurs et nous formons des vies...
Seigneur, soyez béni, toujours, jusqu'au tombeau.

8 AVRIL 1943.

ROMANCE

Vous qui passez joyeux devant ma porte close
Laissez un peu de joie auprès de ma maison ;
Si vous avez en mains une gerbe de roses
Déposez-la pour moi sur le bord du gazon.

Vous qui chantez gaiment auprès de la fontaine
En mêlant votre voix à celle des oiseaux
Prêtez-moi vos chansons et votre âme sereine
Ou donnez-moi le vent qui jase au bord des eaux.

Vous qui pleurez parfois et qui cachez vos larmes
Donnez-moi votre main, ne me repoussez pas
J'ai passé comme vous par les mêmes alarmes
J'ai chanté dans les prés et j'ai pleuré tout bas.

Vous qui marchez à deux sur la grand'route ombreuse
Cachez bien votre amour au fond de votre cœur,
Serrez bien dans vos bras votre jeunesse heureuse
Car il est malaisé de garder le bonheur.

Mais enfermant en moi votre joie et vos roses
Et les chansons du vent dont vous me fîtes don,
Je marcherai légère et l'âme moins morose
Me livrant à l'amour en un mol abandon.

23 NOVEMBRE 1946.

MIDI

Quand le soleil, très haut au-dessus de la plaine,
Dore de ses rayons le champ et la prairie,
La terre s'alanguit et, seule son haleine
Passe légèrement sur cette féerie.

Au loin, dans la campagne, une cloche qui sonne
Lance jusques aux cieux l'Angélus de midi ;
Dans le bosquet ombreux un vieux merle chantonne
La chaleur fait dormir les oiseaux dans les nids.

La brise, qui s'attarde à jouer dans les blés,
Courbe les blonds épis à la procession,
Devant l'ostensoir d'or l'on voit agenouillés
Les fidèles pieux, pour les Rogations.

Dans ce vaste océan d'ineffable beauté
Les grands coquelicots font des taches de sang,
Du firmament descend une auguste clarté
Éblouissant le cygne au repos sur l'étang.

Et, la faux sur l'épaule, un joyeux laboureur,
Entendant l'Angélus, fait une humble prière
Pour demander à Dieu de bénir le labeur
Qui donnera du pain dans toutes les chaumières,

Tandis que, près de nous, de leurs grands yeux languides,
Les bœufs blancs, les bœufs roux, couchés sur le pré vert,
Regardent le ruisseau qui va, clair et limpide,
Couler sous d'autres cieus, vers d'autres tapis verts...

Et mon rêve s'endort sous le soleil de flamme
Qui resplendit au ciel comme un bel ostensor ;
S'endorment mes amours, s'endort aussi mon âme,
Pour s'éveiller quand vient l'heure mauve du soir.

6 JUILLET 1937.

JARDIN D'AUTOMNE

À Mme Charlotte Aimé.

Adieu beaux jours sereins, adieu soleil d'été,
Les enfants n'iront plus danser sur l'herbe verte ;
Les feuilles sont jaunies et la joie a quitté
Les jardins parfumés où la fleur s'est offerte
Au baiser de l'abeille et du zéphir jaloux ;
Adieux rires et chants, adieu voix cristallines
Qui remplissaient alors les bois aux arbres roux
Et se faisaient aussi très douces et câlines ;
Les voix sont enfermées, et le bambin charmant
S'en va, livres en main, tel un grand personnage,
S'en va, malgré la pluie et le gel et le vent,
Courber son front pensif malgré son tout jeune âge,
Et le jardin n'a plus sa raison d'exister.
Adieu rayon doré qui sur la fleur se pose,
Les glaïeuls sont fanés et l'on va redouter
De voir venir le temps de la dernière rose.
Adieu jardin meurtri qu'envahit le sommeil :
Les ciseaux et les fleurs ont quitté ton asile,
Jardin qui ne vivait que sous le gai soleil
Adieu ! Tu n'es plus rien qu'un souvenir stérile.

25 OCTOBRE 1954.

RÉVEIL

Dès que l'aube blanchit et que le jour se lève
Un concert d'oiselets abrège mon sommeil
M'éveillant à la vie et faisant fuir le rêve
... Bonjour soleil !

Mais engourdie encore et la paupière close
Je perçois en sourdine un bruit clair de ruisseau,
Je goûte avec ferveur l'éveil de chaque chose
... Bonjour l'oiseau !

Mon esprit secouant cette torpeur si douce
Retrouve avec émoi l'ami de chaque jour,
Puis une voix d'enfant, une tendre frimousse
... Bonjour l'amour !

Hélas ! le jour s'enfuit, la douleur me pénètre,
Je vis des instants noirs et mon esprit flâneur
Voit l'éternelle nuit s'emparer de mon être
... Adieu bonheur !

21 JUIN 1946.

DEUX OISEAUX

DEUX ENFANTS

DEUX AMOURS

J'ai deux oiseaux dans ma volière
J'ai deux enfants dans ma maison
L'un chante bien et sans raison
Et je voudrais la vie entière
Entendre sa douce chanson.
J'ai deux oiseaux dans ma volière.

Dans ma maison j'ai deux enfants,
Dans mon jardin j'ai deux oiseaux
Tous deux sont également beaux
Leur gazouillis est ravissant
Lorsqu'il monte des deux berceaux ;
Dans ma maison j'ai deux enfants.

Dedans mon cœur j'ai deux amours
Dans l'un se glisse un peu d'ivresse
L'autre n'est fait que de tendresse ;
Mon âme chante tous les jours
Un chant joyeux plein d'allégresse
Car dans mon cœur j'ai deux amours.

21 JUIN 1943.

MON TOUT PETIT JARDIN

Mon tout petit jardin est grand comme le monde
Car le rêve y fleurit dans une paix profonde
Le soleil flamboyant l'inonde de clarté
Mon tout petit jardin est un site enchanté.

Mon tout petit jardin c'est la forêt qui chante
Avec ses nids trop pleins et sa beauté changeante,
C'est la forêt qui pleure et gémit doucement
Quand il lui faut jeter ses feuilles dans le vent.

Mon tout petit jardin est un torrent de larmes
Dans la saison des pluies et mon cœur en alarmes
Ne trouv'aucun repos aucune paix heureuse ;
N'y vient calmer l'émoi de mon âme rêveuse.

Mais bientôt mon jardin sera le paradis :
Quand mes deux oisillons de leurs rires et cris
Briseront son silence et quand leur voix d'enfant
Enverra jusqu'aux nues un écho triomphant.

JANVIER 1943.

ROMANCE DE L'ÉTÉ

Enfants, chassez au loin toutes vaines alarmes
Dansez, riez, chantez, allons, séchez vos larmes,
La jeunesse et l'été vous font une auréole.
L'oiseau vole, vole, vole.

Riez, chantez, dansez sur la route poudreuse,
Dans les prés verdoyants, courez, jeunesse heureuse ;
Voici la saison d'or et sa traine brillante,
L'herbe chante, chante, chante.

Dancez, bambins joyeux, chantez blondes gamines,
Prenez tout le meilleur de l'heure qui chemine :
Trop tôt vous le saurez, comme un fleuve qui roule,
Le temps coule, coule, coule.

Riez dans le soleil et pleins d'insouciance,
Au-devant de la vie, allez sans méfiance :
La joie est une force et combat la faiblesse...
Mais votre cœur, hélas ! saura que l'amour blesse.

19 JUIN 1946.

AMOUREUSE

J'aime dans le ciel bleu le nuage léger
 Qu'emporte le zéphyr
Et le verger d'avril que le vent fait neiger
 Faisant vibrer ma lyre.

J'aime l'aurore blonde et les midis dorés
 Que trouble la cigale
Et les soirs pleins de rêve et de parfums poivrés
 Où mon cœur fait escale.

J'aime dans le bosquet que le mai fait fleurir
 La source et son murmure
Et l'oisillon nouveau qui sait nous attendrir
 Chantant dans la ramure.

J'aime le doux babil des tout-petits enfants
 Et leur regard limpide,
Leur assurance fière et leurs airs triomphants,
 Leur allure intrépide.

J'aime le rossignol qui chante dans la nuit
 M'emportant vers le rêve
Et je n'ose bouger, de peur qu'il ne s'enfuit
 Et que son chant s'achève.

Et j'aime la nuit douce au jardin de l'été
 Dans la parfum des roses,
Le mystère des bois, leur sombre majesté
 Et leurs métamorphoses.

J'aime ton fier regard quand il se fait douceur
Et j'aime aussi ta voix qui sait se faire tendre ;
Pourtant, je le sais bien, l'amour est un farceur,
Mais j'ai toujours aimé sans pouvoir m'en défendre.

Car ce que j'aime en toi, c'est — tu peux le savoir —
Une perfection, un chef-d'œuvre de maître,
Un souffle de divin capable d'émouvoir
Que tous les amoureux sauront bien reconnaître.

Qu'importe si je t'aime et cela sans souffrir,
Je t'aime comme l'eau d'une calme rivière
Et mon amour jamais ne pourra se flétrir
Car tu es une fleur du jardin de lumière.

MARS 1950.

JE VOUDRAIS...

Je voudrais du cristal avoir la pureté
Et du cygne la grâce indolente et si fière,
D'un ciel toujours serein posséder la beauté
Et n'avoir que vingt ans durant la vie entière.

Je voudrais être étoile au sein du firmament,
Ce lac, miroir des cieux, au pied de la montagne,
Où glisse un blanc voilier tel un oiseau charmant
... Être un rêve un peu fou comme un château d'Espagne.

Pour de beaux yeux éteints être un peu de clarté,
Être du rossignol la voix mélodieuse ;
Pour le pauvre qui pleure, être la charité,
Être dans le jardin la rose merveilleuse.

Je voudrais être source un matin de printemps,
Je voudrais être Muse et confier au poète
Tout ce qui vibre en moi depuis de si longs ans
Et qui pourrait calmer sa pauvre âme inquiète.

Je voudrais être oiseau pour posséder le ciel,
Libérer à jamais de sa prison austère
Un cœur qu'hélas ! la vie à nourri de son fiel
Et qui ne put jamais s'embarquer pour Cythère.

Je voudrais être amour pour toi, tout simplement,
Sentir notre âme libre et non plus dans les chaînes
Je voudrais pour toujours effacer ton tourment,
Enlever de tes jours les soucis et les peines.

Pour notre nid frileux, nos oisillons charmants,
Je voudrais fabriquer un tapis de lumière
Tissé d'un rayon d'or semé de diamants :
Un tapis de bonheur pour l'existence entière.

MARS 1950.

ÉLÉGIE

Lorsque je dormirai pour l'éternel repos
 Dans l'humble cimetière
Et lorsque pour toujours mes yeux se seront clos —
 N'ayant plus la lumière —

Je veux, ô mes enfants, qu'un lilas soit planté
 Dessus ma froide tombe,
Et là viendra nicher, au retour de l'été,
 Quelque blanche colombe.

Je veux qu'il soit feuillu pour que mille oiselets
 Y prennent domicile
Et que leurs chants légers coulent en ruisseau
 Sur mon dernier asile.

N'y mettez point de buis, mais de jolis rosiers,
 Des roses de ton pourpre,
Leurs pétales de sang, en tombant par milliers,
 Feront un lit de pourpre

Où mon âme flottant librement alentour
 Viendra suivre son rêve,
— Celui que je suivrai jusqu'à mon dernier jour —
 Qui jamais ne s'achève.

Quand je dormirai là de mon dernier sommeil
Ne versez point de larmes
Mais riez à la vie et chantez au soleil,
Car la vie a du charme ;

Chantez, chantez la Vie et l'Amour et le Beau,
Au loin chassez le doute,
Quand je ne pourrai plus, ranimez le Flambeau
Qui brillait sur ma route.

23 MAI 1946.

DOUX INSTANTS

Ma petite âme est là, dessous le rideau rose,
Paisible elle s'endort et sa paupière close
Nous cache les saphirs que sont ses jolis yeux
Depuis si peu de temps elle a quitté les cieux.

Ma petite âme dort son gracieux visage
Comme une aube d'avril est rose et sans ombrage ;
Sa main fine allongée est, sur la toile blanche,
Comme une aile d'oiseau, reposant sur la branche.

L'aîné, content et fier de ce cadeau du ciel,
Se fait plein de douceur d'un air confidentiel,
À l'ourson rose il dit mille choses étranges
Et l'ours, plein de respect, sait qu'il s'agit d'un ange.

Mais quand l'ange s'éveille avec des cris d'oiseau,
Le bambin, qui jouait, s'approche du berceau
Les bras pleins de joujoux, mais l'autre, dédaigneux,
Ne sourit même pas et détourne les yeux.

30 JUIN 1943.

DEUIL

En cueillant au jardin les roses de l'automne
J'ai rêvé de printemps et de pommiers en fleurs ;
Pourquoi subir l'hiver si long et monotone,
Pourquoi donc la tristesse et pourquoi donc les pleurs ?

Je n'aime que les chants et la joie et le rire
Les cieux pleins de soleil et l'air plein de senteurs,
Les jardins embaumés et l'ombre qui m'inspire
Et l'eau qui rend souvent les sites enchanteurs...

Mais le soleil s'éteint et l'hiver s'achemine
Il n'y a plus de joie en mon cœur endeuillé :
Je vois venir un temps que plus rien n'illumine ;
Mon âme est comme un sol aride et dépouillé.

O Dieu, tu vois ma peine et lu connais sa cause,
Ne permets pas des jours trop emplis de douleurs,
Permets que son sommeil, comme la mort des roses,
Soit un dernier sourire, une heure de douceur.

1954

MON PETIT OISEAU

Ô mon petit oiseau qui dans mes bras repose,
Que j'aime le satin de ton visage rose
Appuyé sur mon cœur mon ange aux grands yeux noirs,
Reste câlinement tout près de moi ce soir.

Mon tout petit enfant est une perle fine,
La plus belle à mes yeux, et sa voix cristalline
Est comme le doux chant des anges radieux.
C'est le ciel le plus pur que je vois dans ses yeux.

Il a déjà deux ans ! O destin implacable !
Tout comme Josué pouvoir être capable
D'arrêter le soleil qui suit, déconcertant,
Sa course dans le monde et fait couler le temps !

Ah ! pouvoir le garder du mal, de la douleur,
En éloignant pour lui les larmes, le malheur,
Veiller longtemps sur lui comme une ombre fidèle
Et dans les noirs instants le couvrir de mon aile.

15 JANVIER 1943.

LES TULIPES ROUGES

À M. José Storie, de Bruges.

Des fleurs, des fleurs toujours... mais l'esprit nostalgique
J'avais lentement, ne pouvant oublier
Cet immense jardin, ce décor féérique
Dont mes yeux de poète avaient pu s'enivrer.
Curieuse j'errais, l'âme encore éblouie,
Cherchant à retrouver la vie et les couleurs
Dans ces toiles de prix pourtant, chose inouïe,
Je ne distinguais rien parmi toutes ces fleurs.
J'avais l'impression de promener mon rêve
Au milieu de momies arrangées avec goût :
Des fleurs semblaient flétries, elles manquaient de sève
Et j'en ai même vu tenir, selles, debout ;
Quelquefois cependant, j'admirais une audace,
Du feu dans un pétale, un feuillage plus vif
Puis c'était ce drapé... ce pli que rien n'efface...
Le travail appliqué d'un artiste naïf...

Vraiment j'étais déçue et cette apothéose
Que je venais chercher avait trop de pâleur
Car cette féerie en un jardin enclose
Pouvait-on la fixer avec de la couleur ?...

...Mais là, sur ce panneau, cette toile, ô merveille !
Ces tulipes de feu peintes avec du sang,
C'est une âme qui chante, une âme qui s'éveille,
C'est une âme qui vibre... un cœur tout frémissant ;

Ces fleurs sous la lumière et ces autres dans l'ombre,
Cette grâce penchée avec tant de douceur,
C'est une adolescence au regard d'un bleu sombre,
C'est un soir de juin... ou l'amour d'une sœur...
Et ce drapé mouvant qui garde en sa souplesse
L'empreinte du génie on la marque d'un
Dieu Et cette vie ardente et pleine de noblesse
Ont fait battre mon cœur comme un dernier adieu.
Pour la première fois jaillissait en mon âme
Devant l'œuvre d'un peintre un émoi si profond
Et je me souviendrai de cette œuvre de flamme
Qui me brûla d'un feu plus vif et plus fécond...

Quand par les nuits d'été le rossignol m'enchanté,
Quand j'entends réciter un poème très beau,
Mon âme vers les cieux s'envole, monte et chante
Or il en fut ainsi devant votre tableau.

Merci !

LA PERTE D'UN AMI

Je l'ai perdu... Pourtant, nulle part une tombe
Ne porte son beau nom inscrit en lettres d'or,
Et je ne puis aller, à l'heure où le soir tombe,
Lui porter quelques fleurs et lui parler encor.

Il était mon Ami comme il était mon Maître :
Sur la route immortelle il dirigeait mes pas,
Mais tout ce qui naît pur ne devrait jamais naître
Car le monde mauvais ternit tout ici-bas.

D'un perfide sourire et d'une voix menteuse,
Hélas ! il a brisé ce lien clair et si beau...
J'ai perdu mon ami, mais dans mon âme heureuse, J
J'ai dressé pour moi seule un superbe tombeau

Où brûle nuit et jour, sans vaciller, la flamme
Du souvenir ému de ses conseils touchants
Car je garde caché, tout au fond de mon âme,
L'Idéal de Beauté source de tous mes chants.

12 FÉVRIER 1948.

DIVINITE

Qu'importe mon amour si les fous que l'on frôle
Sont des êtres sans âme ou des corps sans esprit
Qu'importe leur visage où, souvent, sans contrôle
Le goût fade du vice est nettement inscrit.

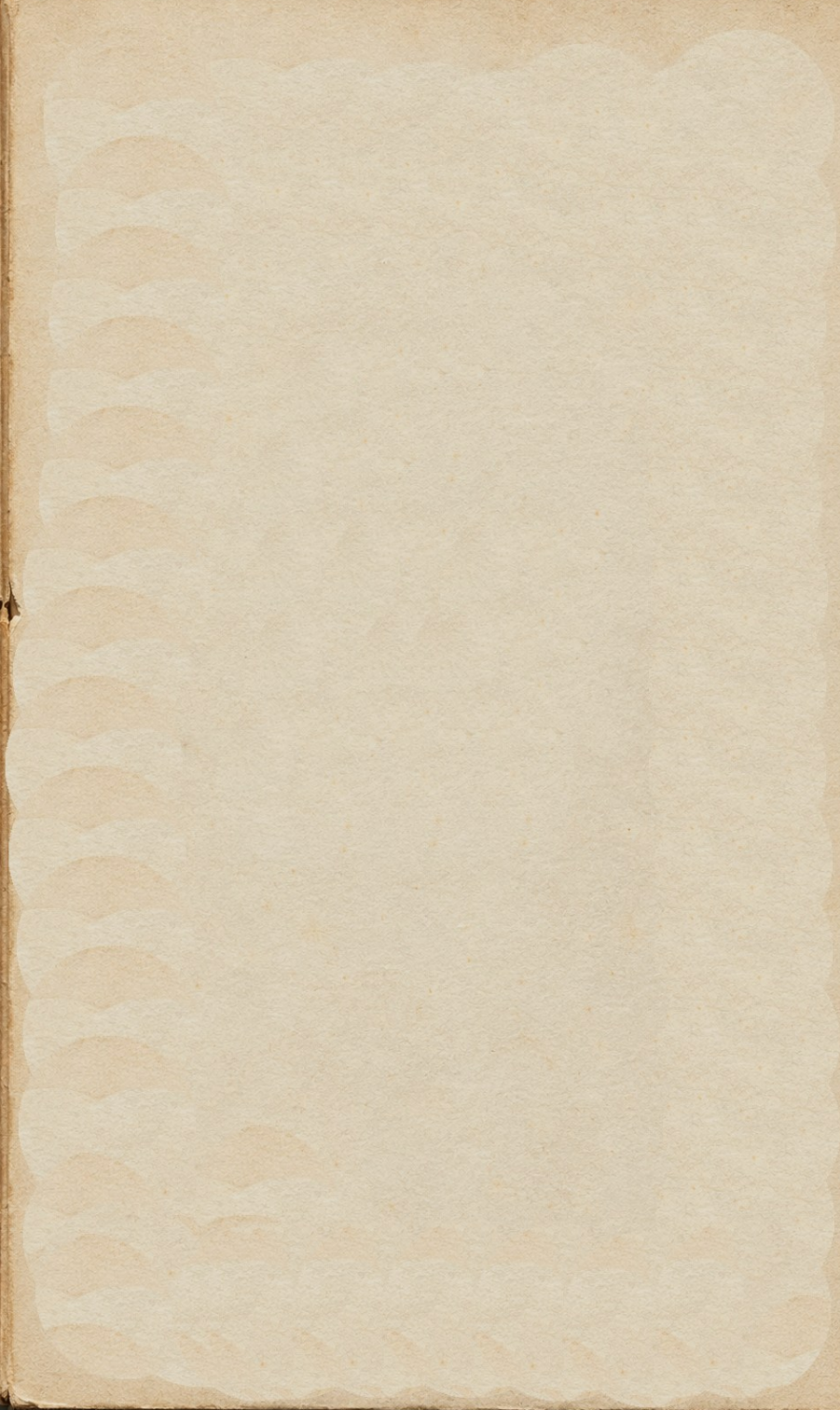
Qu'importe la laideur et des gens et des choses
— Notre âme dresse encore un temple à la Beauté —
Et pourvu qu'au jardin s'ouvrent alors les roses,
Qu'importe qu'au dehors tout soit vulgarité.

Il fait si bon chez nous, fermons bien notre porte
Et tirons les rideaux de satin sur la nuit
Qu'importe le vent froid et tous ceux qu'il emporte :
Il fait chaud en nos cœurs et la lumière y luit.

Qu'importe tous ces fous qui, répétant : « Je t'aime »,
Croient avoir tout conquis, pensant que c'est aimer
Mais l'Amour est un don, c'est un parfait poème
Et beaucoup, en son nom, ne font que blasphémer.

Qu'importe ces gens-là ! Qu'importe leurs disgrâces
Puisque pour nous l'Amour s'est fait éternité
Et nous ayant alors versé toutes ses grâces
Fait de nos cœurs unis une Divinité.

MARS 1953.



IMPRIMÉ SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SPÉCIALE DES
ÉDITIONS RENÉE LACOSTE & Cie
AOÛT 1956 N° D'ÉDITION 189

*Page 19 ligne 2 : Erratum : le mot « bleu », présent dans le manuscrit,
est absent dans cette édition (note DN)*

COLLECTION « LES HEURES SOMBRES »

COLLECTION « LES HEURES SOMBRES » COLLECTION « LES HEURES SOMBRES »



COLLECTION « LES HEURES SOMBRES » COLLECTION « LES HEURES SOMBRES »

COLLECTION « LES HEURES SOMBRES »

Portrait



Henriette NOTTEGHEM

1911- 1996

Par Mme Simone Aimé, [Douai - 1947]